
Caroline Pochon

Deuxième femme

Éditeur: Buchet/Chastel

Parution: janvier 2013

Responsable cessions de droits:

Christine Legrand
christine.legrand@libella.fr

Nombre de pages: 272 p.



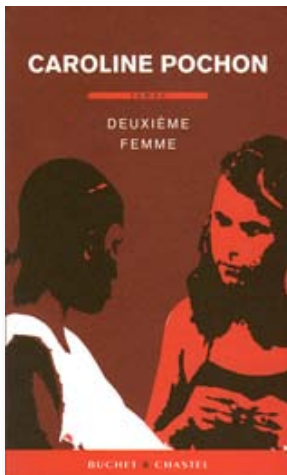
© Jean-Luc Paillet/Buchet Chastel

L'histoire d'une passion amoureuse doublée d'un choc des cultures : peut-on s'aimer malgré des différences culturelles infranchissables ?

Si l'auteure a elle-même vécu cette histoire hors du commun, elle a souhaité faire de « Deuxième femme » un véritable roman, et non pas un simple récit.

Bien qu'Occidentale, Hortense ne porte à aucun moment un regard moralisateur sur la réalité qu'elle décrit, elle se contente de nous rapporter son histoire, avec ce qu'elle a de plus touchant.

BIOGRAPHIE Caroline Pochon est née en 1970. À l'âge de quinze ans, elle joue le rôle de la fille de Johnny Hallyday dans *Conseil de famille* de Costa Gavras. Elle suit ensuite des études à Sciences Po, puis intègre la Femis et Langues O, en wolof. Elle commence par réaliser des courts-métrages et des documentaires dès 2005. *La Deuxième Femme*, film documentaire autobiographique de 46 minutes a été diffusé sur TV5 Afrique. *La Face cachée des fesses*, coréalisé avec Allan Rothschild, réalise la meilleure audience de la chaîne Arte en 2009. Suivront *Du culte des seins* et *Des pieds et des mains*. Ces documentaires seront accompagnés d'ouvrages publiés par Democratic Books. En 2012, son documentaire *Stimulation cérébrale : un nouvel espoir pour les TOC ?* est diffusé sur Arte. *Deuxième femme* est son premier roman.



En guerre contre sa famille et la petite bourgeoisie de Caen, Hortense décide de tout quitter. Fascinée par l'Afrique, elle se rend à un festival de cinéma à Ouagadougou. Libérée de son passé, elle découvre et observe. Là, elle rencontre Seydou, «le poète de Keur Massar». Et c'est le coup de foudre absolu.

Tout va se bousculer et tout va basculer. En quelques jours, Hortense va suivre Seydou à Keur Massar, village au bord de la mer. Il veut se marier avec elle. Il lui faut donc se convertir à l'islam et devenir Aïcha. Et il lui faut surtout devenir la deuxième femme. La première s'appelle Awa ; elle est enceinte et va accoucher.

Douée d'un regard acéré et lucide, l'auteure analyse les sentiments qui animent Seydou et ses deux épouses, montre comment les Sénégalaises vivent leur vie de femme et fait découvrir, de l'intérieur, la vie polygame africaine dans sa complexité.

Premier roman, où se mêlent aventures, amours, haines et violences, *Deuxième femme* possède un véritable charme et raconte l'histoire d'une passion – qui fut si difficile à assumer.

3 mars

Anna-Maria se laisse enfin intercepter sur la terrasse de l'Indépendance. La chevelure très brune, des bijoux tintinnabulant à ses bras, elle ne se déplace jamais sans une grappe de personnes bourdonnant autour d'elle, tout le monde semble la connaître et s'incliner sur son passage. Assise à l'ombre d'un grand palmier, elle m'offre un cocktail aux fruits exotiques avec les tickets repas mis à sa disposition par le festival, dont elle est l'invitée permanente. Intarissable sur les films de l'année, elle m'accorde quelques minutes de son emploi du temps de grande prêtresse et écoute d'une oreille distraite le récit de ma rencontre. À l'évocation du poète de Keur Massar, son visage se ferme. La nouvelle de mon grand amour est accueillie avec une ironie glaçante. «Alors, tu nous fais coup de foudre à Ouagadougou, Hortense ? » Son ton me semble si dur. Elle aussi, dans le passé, a connu ce genre d'aventures tropicales avec les cinéastes... Seydou est bien gentil mais c'est un rêveur, pour ne pas dire un *loser*. Sa carrière avait bien démarré lorsqu'il était en France, mais depuis qu'il est rentré au Sénégal, il n'a plus d'inspiration. « Tout le monde dit qu'il lui faudrait un relais en France pour relancer sa carrière, c'est peut-être cela que tu as envie d'être ? Un relais français pour la carrière de monsieur ? » Surtout... Elle a entendu dire qu'il était marié.

« Il faut savoir dire je-t'aime-au-revoir ! », répète un sexagénaire blanc et adipeux à ses deux compagnes africaines assises à côté de nous, répercutant à

l'infini ma désillusion. Les jeunes beautés outrageusement fardées réclament un autre verre, comme des petites filles. Est-ce que j'en veux à cette cruelle marraine de manquer autant de ménagement pour mon initiation ou est-ce simplement la vérité qui blesse ? Je m'enfuis dans la rue, un Xanax sans eau pour calmer la douleur. Je trébuche, tombe à terre, reste là un moment, au milieu de la foule indifférente. Le bruit, la pauvreté, l'étrangeté, tout semble soudain insupportable.

Caroline Pochon

Deuxième femme

Soir

Et c'est vrai, Seydou est marié. Le rendez-vous est près d'un petit maquis. Un lampadaire néon jette sur le décor une pauvre lumière verdâtre, nous sommes mal assis autour d'une table branlante. Moi, sens dessus dessous, et lui, devant la vérité éventée. À côté de moi, une matrone obèse s'est penchée pour passer un petit balai. Je m'accroche au rythme de ce balai qui tambourine dans ma tête. Il a commandé un Fanta et m'offre des brochettes. Sa main tremble. Impossible de manger. Le petit balai absurde, qui va et qui vient, le corps opulent de cette femme penchée en avant, l'idée de l'autre femme, martèlent en ma tête.

Il a réfléchi depuis notre rencontre. Il faut qu'il me dise. Il prend ma main, je frissonne. « Viens avec moi à Keur Massar et deviens ma femme. Ma deuxième femme. »

Ma chaise se casse, je tombe à la renverse, mon corps me fait mal, j'explose en larmes. Il me prend dans ses bras. La femme a continué sans sourciller à accomplir sa tâche, elle passe son balai près de nous, son corps lourd ployé vers le sol. Une plaquette de Xanax émerge, nécessaire. Il l'arrache de mes mains fébriles. « Hortense, maintenant, je suis là, tu n'as plus besoin de ces pilules pour aller bien, ne vois-tu pas qu'elles te maintiennent dans une dépendance ? » Je devrais éclater d'un rire amer face à l'ineptie de cette ultime superstition, mais je le regarde jeter au loin mes chers comprimés. Il me serre dans ses bras et m'emmène avec lui dans la rue, le corps enlacé au mien. Nous restons un long moment sans rien dire. Et je sais qu'il m'aime.

Il me parle de sa femme, avec qui aucun échange intellectuel n'est possible, puisqu'elle est quasiment analphabète (mais son talent pour gérer le quotidien de sa famille la place hors du commun). Elle lui est précieuse parce qu'elle le rattache à l'Afrique et pour cela, exactement, il ne pourra jamais la quitter. Elle est préparée à avoir une ou des coépouses par son éducation. Avec moi, au contraire, il pourrait former un couple d'artistes au-delà des frontières ! J' imagine une matrone d'un certain âge, qui serait laide, armée d'un balai, d'une marmite, un tablier autour de la taille, parlant fort, comme toutes ces femmes

que l'on voit vendre des beignets ou du tissu au marché de Ouagadougou. Un petit calcul cynique me laisse penser que face à moi, cette femme n'a au fond aucune chance. Je suis jeune, je suis blanche, je suis riche. J'ai tout, elle n'a rien.

Le même jour, piscine de l'Indépendance

Tout a été si fort, imprévisible et fatal. Premier moment de solitude, après trois jours passés à nager à cent à l'heure dans la fusion absolue des corps, des esprits, des sangs ! J'écoute à tue-tête les *sabars* frénétiques qui incarnent pour moi le feu de la passion et l'âme sénégalaise, à laquelle je sais maintenant que je suis liée, et pour toujours.

Le poète de Keur Massar.

Son sourire mobile, aux expressions déjà familières. Sa manière de parler, de rouler les « r », de construire ses phrases, de rire ! Sa pureté, sa spiritualité. Son lyrisme qui me captive. Sa révolte. Sa façon d'oser dire, là où les autres se taisent. La manière si fulgurante dont nous nous sommes trouvés – ou retrouvés – comme si nous n'étions qu'un dans une autre vie. Deux êtres conscients d'avoir trouvé en cet autre le double – l'un homme, l'autre femme, cette même souffrance, ce même éclat de vif-argent, cette même traversée des choses ou ce don de double vue.

Croisant une dernière fois Anna-Maria sur la terrasse de la piscine de l'Indépendance, au milieu des décombres de la dernière fête, alors que la radio continue de passer le jingle languissant du Fespaco, j'annonce à la grande prêtresse que je reste en Afrique pour me marier avec Seydou. « Très bien, si c'est ton choix, bonne chance ! Il est plutôt beau et sympathique. Mais sa femme, qu'en fais-tu ? » J'explique que Seydou ne partage rien avec elle, qu'elle ne sera pas une rivale, car nous ne sommes pas sur le même terrain, m'estimant très moderne d'accepter ainsi la polygamie, fière de revendiquer mon absence de préjugés racistes. Anna-Maria se contente de me souhaiter bon voyage avant de disparaître dans un froissement d'étoffes et d'effluves d'un parfum Yves Saint Laurent.

Je retrouve Seydou sur la terrasse. « Ne t'en fais pas, elle fait partie de la vieille génération des paternalistes de la Françafrique et ne comprend rien à l'amour entre un Africain et une Française, elle ne s'est jamais risquée à le vivre vraiment. » Alors c'est moi qui propose : s'il veut, après Keur Massar, il viendra me rejoindre en France pour relancer sa carrière cinématographique. « Tu es généreuse ! C'est une qualité que l'on aime au Sénégal. Elle montre la noblesse de cœur. » Mais ce qu'il veut, c'est juste que je découvre l'endroit où il vit, modestement, avec sa famille. La véritable Afrique.

6 mars, gare routière de Ouagadougou

Keur Massar est à deux jours d'ici, si Dieu le veut. La chaleur est déjà étouffante. La poussière emplit l'atmosphère de la gare routière, non-lieu à la périphérie de la ville, d'où se sont évaporées les silhouettes sophistiquées, savant fruit métissé du Fespaco. Une agitation fébrile règne autour du bus, sur lequel plusieurs hommes en sueur chargent d'énormes sacs de marchandises. Le chargement semble dépasser le véhicule de toutes parts. Des ficelles retiennent ensemble cet immense chapeau mou fait de toiles de jute, de bâches, de cantines, de valises tout en vrac et écrasées, les unes contre les autres. Je suis la seule Blanche. La seule femme. J'observe s'affairer ces hommes, dont certains jettent leurs dés au hasard et s'élancent pour un périple fou à travers le Sahara jusqu'aux rives de Lampedusa ou jusqu'à Barcelone, tandis que Seydou et moi prolongeons notre lune de miel. On regarde mes jambes. Mes genoux émergeant des plis de ma jupe. « Ne t'occupe pas du regard des gens, il faudra souvent l'affronter. » Derrière son volant en skaï, face à un autocollant représentant La Mecque, le chauffeur a un visage dur, bistré par le soleil et enturbanné de bleu à la manière des Touaregs. Il négocie les places. Mon porte-monnaie est vide. Le bus s'apprête à partir. Seydou avait très peu d'argent pour venir, sort son dernier billet de sa poche, demande le prix du voyage au chauffeur. « 30 000. » L'homme bleu ne tourne pas la tête vers lui et articule le chiffre en fixant un point sur l'horizon.

— Pour deux personnes, chef, on peut faire 50 000 ?

— Cette Blanche-là, elle peut pas payer comme tout le monde ? Ils nous colonisent et après ils demandent des prix d'amis !

Seydou se lance dans une tirade griotique à effets de manche, je me retiens de sourire et prie pour qu'il gagne.

— Chef ! Il faut nous comprendre, nous n'avons plus le temps de passer à la banque, on nous attend pour notre mariage à Dakar, il y a toutes nos familles, elle a déjà fait un long chemin depuis la France pour venir jusqu'à nous... C'est le mariage de la race noire avec la race blanche, est-ce que vous n'êtes pas pour la paix entre les peuples ? Dieu est grand, il ne vous oubliera pas.

Ok, allez !

Seydou tend au Touareg ses derniers billets de banque. Il me fait un clin d'œil victorieux, nous partageons un rire sous cape. « Quand tu seras à Keur Massar, tu n'auras plus besoin d'argent. »

Caroline Pochon

Deuxième femme